

Un chien

Mine de rien, tout cela a commencé bien avant...
bien bien avant...

Tiens, « mine de rien », j'avais oublié. C'était le nom que me donnait ma mère. Ma vraie mère, celle du début. Je n'ai jamais su ce qu'elle sous-entendait par-là : que je faisais mes coups en douce ? Ou bien que j'avais au fond de moi une fausse richesse, un faux trésor, que du vide, du rien. Ou alors peut-être que j'étais terne, sans éclat...

Subtilités... J'étais sans doute trop jeune pour les saisir et c'était aussi bien ainsi.

En tout cas, tout cela avait commencé, il y avait un certain temps déjà.

Je n'aurais pas été capable de formuler véritablement comment cela s'était manifesté. C'était diffus : un malaise, une fatigue tenace, moins de résistance au froid...

C'est seulement un an avant peut être, que j'ai commencé à ne pas pouvoir aller courir certains matins. C'était inhabituel, mais je ne dirais pas que cela m'inquiétait. Dans nos régions, il fait si froid l'hiver,

que c'est plutôt d'aller courir qui peut paraître inquiétant.

Et pourtant, maintenant, j'y vois là les premiers signes. Enfin, si premiers signes il y a.

Toutes ces choses ne sont peut-être que de malheureux enchainements. Pas la peine de chercher des explications.

Je me souviens que ce matin-là, il neigeait encore. Pas de la belle neige. De cette neige lourde, mêlée d'eau qui tombait en grosses gouttes froides. La veille, il y avait eu une petite neige fine et joyeuse qui s'était empressée, subrepticement, de recouvrir le pays.

Je m'étais levée tôt pour préparer le petit-déjeuner, mais Jacques était déjà parti. Cela faisait déjà un moment qu'il avait commencé à faire ça : partir travailler le matin très tôt, quand je n'étais pas encore réveillée. Avant, on déjeunait ensemble. Ça ne me faisait pas plaisir de sentir le lit vide, mais que dire ? J'y voyais un signe si manifeste de notre couple qui partait en quenouille. Ça me donnait envie de pleurer, mais j'ai toujours eu les yeux tout secs. Il avait pris la voiture, la grosse, m'avait laissé la petite. Il devait penser que je ne bougerais pas beaucoup du village. Ou bien il s'en foutait.

Je sentais bien qu'il se détachait. Mais je continuais à essayer de le maintenir à côté de moi. Des ruses, des petites ruses pathétiques pour le garder. Des ruses qui ne faisaient que le rendre malheureux, parfois méchant. Et moi, malheureuse à mon tour.

Je ne cessai de me dire qu'il fallait que je me décide à le laisser partir, à simplement à accepter cette chose. Il n'y avait pas d'autre solution : c'était une évi-

dence. Lui ne prendrait pas la décision. Les hommes prennent rarement les décisions, finalement. Ils partent avec une autre, s'il y a une autre, mais tant qu'il n'y a pas d'autre, ils attendent. Ils supportent le pourrissement. C'est un peu idiot ce genre d'affirmation : les hommes ceci, les femmes cela... Pourtant...

En tout cas, ce matin-là, j'étais bien loin de ce chemin de l'acceptation. Je refusais de le laisser partir alors il s'enfuyait de plus en plus tôt, pendant que je dormais. Je me réveillais de plus en plus tôt aussi, on faisait une sorte de course égarée et avilissante. Il rentrait le soir, fatigué, de mauvaise humeur. Il n'avait pas envie d'être là. Je trouvais d'autres raisons.

J'en étais là de ma ruminant. J'ai ouvert la porte pour sentir l'air. J'aimais bien aller dans la cour et me laisser enrober par le dehors. Sentir de quoi était fait ce matin. Neige froide, humide, odeurs de bois brûlé, beaucoup de gens utilisent encore des chaudières à bois ici, ou bien ils ont des cheminées. On n'entendait rien, pas d'oiseaux, pas de chiens.

Tiens, d'ailleurs, Jacques avait laissé la porte ouverte, le chien en avait profité pour se barrer, j'ai pensé. Il aimait l'indépendance, ce chien. Il me suivait volontiers quand j'allais courir, mais ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était se balader tout seul. Ça pouvait durer longtemps quand il partait en vadrouille. Plusieurs jours des fois. On ne savait d'ailleurs pas où il pouvait bien aller. Une fois, des amis l'avaient retrouvé sur la route de Brécourt. C'était quand même loin : d'ailleurs quand ils lui avaient proposé de monter dans le hayon de leur voiture, il ne s'était pas fait prier. Il avait presque l'air de faire du stop.

Le vétérinaire disait qu'on pouvait bien le laisser se barrer, puisqu'il savait faire attention aux voitures : un gros chien comme ça, ça doit se dépenser. Me suivre quand je courais ce n'était pas suffisant pour lui. Malgré cela, j'évitais de laisser la porte de la cour ouverte. Toujours l'angoisse de se demander où il était : j'ai dû être chien de berger dans une vie antérieure. Perpétuellement à mordre les mollets de ceux que j'aime pour les rassembler !

De temps en temps on entendait une voiture avec ce bruit caractéristique des pneus qui craquent la neige. Pas souvent.

Je n'avais plus envie de déjeuner. Je suis allée chercher mon collant d'hiver, mes chaussures et mon coupe-vent, le plus chaud, le rouge.

Autant aller courir.

J'y avais été la veille, j'avais mal dans les jambes, mais va savoir pourquoi, je ne pouvais pas tenir en place dans la maison. J'ai laissé la porte de la cour ouverte pour le chien et je suis partie. Je prenais toujours par la route. Jacques disait que je me bousillais les articulations en courant sur le bitume, mais j'aimais bien. C'était glissant avec la neige. Je suis descendue par la petite route jusqu'aux étangs. Là, j'ai pris le chemin. Il était glissant lui aussi et traître : avec la neige on ne voyait pas les creux et les bosses en dessous. Malgré le mal aux jambes et la neige, j'avais une bonne foulée. Une bonne respiration. Je me suis vite sentie bien. Mon corps se foutait de mes problèmes, il fonctionnait comme une brave mécanique. D'ailleurs c'est ce que me disait Jacques : « La fragilité de la femme, toi, on peut dire que tu connais pas ! »

On sentait bien que ce n'était pas un compliment. Il devait penser qu'avec mon côté solide, je ne lui offrais pas ce bonheur d'être protecteur. Peut-être même qu'il se sentait dévalorisé : dans la compétition avec moi, il avait l'impression que ce n'était pas lui le gagnant... Au début de notre mariage, il allait courir avec moi. Au bout d'un moment, il a essayé de me persuader qu'on devait arrêter tous les deux, que ce n'était pas bon, pour le dos, les tendons...

Il a arrêté de courir. J'ai continué. Il disait bien de temps en temps que c'était vraiment nul cette manie de courir, que je ressemblais à ces marathoniennes, la peau sur les os, pas de fesses, pas de seins...

Et puis il n'a plus rien dit, il devait simplement profiter de mes moments d'absence.

L'étang était gelé avec de la neige dessus. J'ai eu la tentation de descendre plus près, marcher sur sa surface. Pour la sensation. Je savais que c'était dangereux.

Pour cela, il fallait arrêter la course. Je n'en avais pas envie, j'avais une bonne foulée, pas essouffée, pas froid, pas chaud, juste bien, j'ai continué.

J'ai retrouvé le petit étang, et j'ai débouché sur la route. C'est là que la voiture m'a dépassée, s'est arrêtée et le conducteur m'a fait des grands signes.

« Justine, Venez, venez, montez dans la voiture, on vous cherche, il est arrivé quelque chose à votre chien ! »

Grand froid

Le type qui m'avait ramassée, c'était Christian, le maire du village. Dans la voiture il est resté vague : quelqu'un avait trouvé mon chien au bord de la route et l'avait prévenu. Lui, il ne l'avait pas vu, le chien, il ne savait pas dans quel état il était. Il était tout de suite parti à ma recherche. Il avait d'abord essayé de nous joindre par téléphone, mais ni Jacques ni moi n'avions répondu. Quelqu'un m'avait vue partir courir ce matin.

Dans le village, il y a toujours quelqu'un pour savoir ce que vous faites.

Je me souviens que j'étais très calme. Je n'avais pas peur. Je trouvais qu'il conduisait lentement mais je n'y voyais pas d'inconvénient.

Le maire me ramenait au village par le chemin que j'avais suivi dans ma course. Puis il a dépassé ma maison, sans s'arrêter. On est sortis du village par l'autre route, celle que je ne prends jamais. À un moment, j'ai vu trois ou quatre personnes sur le côté de la route et une voiture garée. Christian s'est arrêté. Je suis descendue de la voiture, toujours très calme. Là j'ai vu le chien. Il était couché sur le bord de la route,

comme s'il dormait. Je me suis précipitée vers lui, je l'ai pris vigoureusement dans mes bras, je cherchais à le soulever, à l'emmenner, à l'enlever de là. Il était trop lourd, il me glissait des bras, j'ai senti que je n'y arriverais pas. J'ai senti aussi que son corps n'avait pas la même consistance que d'habitude. J'avais coutume de l'empoigner, de le soulever, même s'il était lourd, de disparaître dans ses poils quand on jouait. Là, c'était pas pareil. Il glissait, j'ai dû le lâcher. Alors je l'ai regardé. J'ai regardé sa tête. J'ai vu sa langue qui pendait.

Je me suis mise à trembler. Très fort.

Je me suis sentie gênée de trembler comme ça en face de ces gens qui me regardaient. Le maire m'a dit : « Venez à la maison, je vais vous faire un café. »

J'ai bredouillé : « Non, non, il faut que je l'emène chez le vétérinaire. On peut peut-être encore faire quelque chose. »

Et là, il y a Louis qui a dit : « Bah non. Il est mort. Depuis un bout de temps même, il est tout rigide. »

Je me suis demandé ce qu'il faisait là, Louis, et ce qu'il en savait, s'il était rigide. Et puis, j'ai touché mon chien et j'ai bien senti qu'il avait raison.

Je me suis mise à crier. J'avais les yeux tout secs, je criais.

Et puis, je me suis sentie bête. Les gens qui étaient là se demandaient si je devenais folle : Louis, Christian. Andrée aussi. Et puis Marcel. Lui, j'aurais voulu qu'il ne soit pas là. Je sais qu'il ne m'aime pas. Je ne l'aime pas non plus.

Andrée m'a mis une main sur l'épaule en disant : « C'est dur, la mort de son chien. »

Je prenais petit à petit conscience que le chien était mort. C'était une chose que je n'avais pas vraiment envisagée. Il était jeune, en pleine santé. Je n'aurais pas qu'il soit aussi indépendant, mais au fond je ne croyais pas qu'il y avait une menace. On croit toujours à sa bonne étoile. Jusqu'à preuve du contraire.

Je me suis penchée à nouveau sur le chien. Je me suis mise à le caresser. À lui dire des mots doux, à l'appeler « Mon bébé, mon petit, mon amour... » et puis j'ai eu un sanglot sec, sans les larmes.

C'est là que Marcel a dit : « C'est quand même curieux, il n'a aucune trace sur le corps. Il n'a pas été percuté par une voiture. Il tire la langue. Si ça se trouve il a été empoisonné. »

Christian l'a coupé sèchement : « Presque tous les animaux morts ont la langue qui pend. Ça ne veut rien dire. »

N'empêche, le mal était fait. Jusqu'à présent, j'étais sidérée, comme anesthésiée, je ne m'étais même pas posé la question de la cause de sa mort. Et voilà qu'était instillée l'idée qu'on l'avait tué. Et par Marcel. Il avait probablement raison.

J'ai dit : « Je vais l'emmener chez le véto. Je veux savoir de quoi il est mort. »

Christian a pris les choses en main. « D'accord, on va le charger dans ma voiture et on va l'emmener. Je téléphone au véto. » Ils se mirent à trois, Christian, Marcel et Louis pour prendre mon chien par les pattes et le mettre dans la voiture. Effectivement, il ne saignait pas, il avait les yeux fermés et il tirait la langue. À part la langue, il avait l'air de dormir. Christian avait une toile de tente dans le hayon de sa voiture, il a enveloppé le chien dedans. J'ai vu sa queue

dépasser. J'ai été la caresser. J'avais l'habitude de lui caresser le dos, puis la queue. J'ai presque eu du plaisir à la caresser : elle avait gardé sa texture normale.

Je me suis rendu compte que je tremblais toujours parce qu'Andrée me frottait le dos : « Elle a froid, elle a froid, je vais lui chercher un manteau. »

Oui, j'avais froid, terriblement froid. Je me demandais si un manteau pouvait quelque chose contre ce froid, mais je n'ai rien dit.

Il y avait une autre fille avec Andrée, plus jeune. Jolie. Je ne l'avais jamais vue. Qu'est-ce qu'elle faisait ici ? Avec mon chien ? J'ai failli lui dire de s'en aller.

Christian a emmené Andrée et moi dans la voiture. Marcel et Louis ont proposé de monter mais Christian leur a dit que ça n'était pas la peine. La jolie fille est aussi montée avec Andrée.

Andrée est descendue de la voiture pour passer chez elle me chercher un manteau. La fille l'a suivie, mais n'est pas revenue après.

Le véto nous a pris tout de suite. Il est venu voir le chien dans la voiture. Il était triste. Ça m'a presque fait plaisir qu'il soit triste. Il l'a retourné, examiné. Et puis il a dit : « Je ne peux pas dire ce qu'il lui est arrivé. Le plus vraisemblable c'est quand même qu'il ait été percuté par une voiture. Ensuite il a fait une hémorragie interne. Ça explique qu'il n'ait pas de blessures. Empoisonnement, c'est possible mais je n'y crois pas trop. Je peux faire une autopsie, si tu veux Justine. C'est comme tu veux, mais ça va te coûter des sous, et ça ne le fera pas revenir, le pauvre bonhomme. Tu as le temps de réfléchir. Je peux pas m'en occuper avant demain. En attendant, je le garde ici, ou tu le ramènes chez toi ? »

C'était une drôle de question. Je lui ai tout de suite répondu que je le ramenait à la maison.

Christian nous a ramenés chez moi et m'a demandé où je voulais le mettre.

Ils sont partis. Je me suis retrouvée toute seule avec mon chien mort dans la cuisine.

Libido

Jacques avait été prévenu, je ne sais pas par qui : quand je lui ai téléphoné, il savait déjà.

Il est rentré le soir, plus tôt que de coutume. On est tombé dans les bras l'un de l'autre. Il avait les yeux pleins de larmes, j'avais toujours mes yeux tout secs, mais un irrépressible besoin de frotter ma tête contre lui.

J'avais passé l'après-midi à creuser un trou pour enterrer le chien. Un énorme trou dans le fond du jardin. Là où il aimait bien aller se rouler.

Cette façon qu'il avait de se gratter le dos en aboyant de plaisir...

J'avais pensé une fois le trou fini, à l'enterrer. Ce n'était pas bien compliqué. Il était toujours dans la cuisine, enroulé dans la toile de tente de Christian, avec sa queue qui dépassait. Il aurait suffi que je le porte jusqu'au fond du jardin. En m'y reprenant à une ou deux fois, j'y serais arrivée.

Je ne savais pas ce qu'en penserait Jacques. Je m'apercevais que je ne savais pas grand-chose de ce qui était dans la tête de Jacques. Il a effectivement été voir le chien. Il l'a ausculté, comme s'il était vé-

térinaire. J'imagine qu'il essayait de comprendre, de rationaliser. Il ne disait rien. Il avait l'air infiniment triste, perdu... Si triste, je l'ai pris dans mes bras. Il s'est laissé faire. Je l'ai embrassé, comme ça parce que j'avais envie de le consoler. Il s'est mis à m'embrasser comme un fou. Il a frotté son ventre contre le mien. J'ai senti son désir. Ça m'a fait intensément plaisir qu'il pût encore me désirer si fort. Je ne peux pas dire que j'avais moi-même du désir. Cela me paraissait étrange : maintenant... Juste à côté du chien mort.

J'étais contente, reconnaissante, presque, qu'il ait envie de moi, même là, dans ces circonstances. On a baisé, sur la table de la cuisine. Un plaisir rapide, puissant, violent.

Quelqu'un a frappé à la porte. Jacques avait juste fini de jouir. J'étais encore excitée, mais bien. J'ai remis mon pantalon et je suis allée ouvrir : c'était Andrée et la jolie fille qui était avec elle ce matin.

Je me suis dit que vous n'auriez pas trop le moral tous les deux ce soir. Alors, je vous ai fait à manger. Un miroton et une bonne tarte aux pommes ! Allez, ne vous faites pas prier, venez à la maison. Je vais en profiter pour vous présenter Maud.

J'ai regardé Jacques, ne sachant pas quoi répondre. Je pensais qu'il n'aurait pas envie d'aller chez Andrée. Je me trompais. Il a accepté l'invitation, presque avec gratitude. Il a seulement dit : « Il faut qu'on enterre le chien. »

« Pas maintenant ! » est sorti de ma bouche. Si, si, maintenant. Je trouvais ça incongru, mais Andrée a approuvé et on a improvisé une petite cérémonie, là, entre la cour et le jardin, avec les deux filles. Je sen-

tais le sperme de Jacques qui redescendait et coulait dans ma culotte. Et juste maintenant, mes larmes se sont mises à couler.

Les voix de Nauville : Andrée

Andrée était arrivée avec son chien dans la maison de Thierry, la « maison cassée », comme on disait. Elle portait, comme toujours une tenue militaire, elle a des cheveux très noirs, une coiffure en carré strict. C'est une femme à l'allure sportive, saine, bien portante.

Thierry lui avait préparé du thé et des chocolats. Beaucoup. Il s'était dit, si elle reste, je suis sûr que ça durera un petit moment.

Pour Thierry, Andrée avait été longtemps une drôle de fille, qu'il croisait, mais sans la connaître vraiment. Dans le village, les gens parlaient d'elle, comme la fille qui avait un CAP de maçonnerie, ou alors, celle qui avait vendu des produits bio un moment.

Puis, il l'avait rencontrée quand elle était secrétaire de mairie. Elle l'avait bien aidé pour faire tout un tas de papiers. Ça lui aurait pris une éternité de faire la même chose dans une mairie parisienne, elle l'avait fait en quelques minutes. Très disponible. Une fille cash on dirait maintenant... Quoique l'expres-

sion fasse référence à l'argent et dans son cas, ça ne convient pas vraiment.

En entrant, elle était tout de suite allée s'asseoir près de la cheminée à côté de la table basse avec le thé et les tasses. Elle était allée poser son manteau, puis s'était assise, sa chienne s'était couchée juste à côté.

« Le maire a dit que tu allais faire des interviews des gens dans le village. C'est drôle comme idée. Tu crois que des gens comme nous, ça a des choses à dire ? Parce que des émissions comme ça, il y en a à la télé, mais c'est toujours des vedettes... Ici, tu crois pas que tu vas pas être déçu ?

— Non, je pense au contraire que vous avez chacun beaucoup de choses à raconter. Ça fait un petit moment que je pense à faire un sujet sur Nauville. Et puis... Souvent quand je suis ici, je me repose, je suis paresseux. Alors je ne l'ai jamais fait. Mais cette fois, quand je suis arrivé, il y a une petite semaine, j'ai trouvé l'atmosphère étrange, une ambiance bizarre, comme une sorte de stupeur... Le village ne se réveillait pas de l'hiver comme d'habitude. Il n'attendait pas le soleil, les beaux jours, il donnait l'impression de s'être figé dans une torpeur triste, froide et tourmentée à la fois. Une sorte d'effroi.

J'en ai un peu discuté avec mes voisins, mes amis et j'ai très vite trouvé que le problème était plus profond qu'il n'y paraissait, que j'avais du mal à l'appréhender, à le comprendre. On me lançait des mots comme : c'est le problème du conseil municipal, ou bien c'est la faute de l'association ou bien, surtout, c'est cette histoire de Jacques et Justine. Alors je me suis dit que si on en faisait un reportage, ça permet-

trait peut-être de tirer les choses au clair. Et quelque chose me dit qu'en plus, ça risque d'être passionnant. J'ai commencé par toi. Je pense que tu es la voisine directe de Jacques et Justine, donc tu as forcément une idée sur leur histoire.

— Bah oui, ça, j'ai une idée sur cette histoire-là, tu penses. Ça a commencé par l'histoire du chien. Je me souviens de la mort de leur chien. J'étais là. C'était Louis qui l'avait découvert. Il était venu me le dire, à moi ! Tu parles ! Moi, j'ai été prévenir Christian. Après tout, c'est lui, le maire. Bon. Le maire, il a fait ce qu'il fallait. Mais la petite Justine, quand elle a vu son chien ! Oh mon Dieu, j'ai cru qu'elle allait y rester. Elle est devenue toute blanche, elle tremblait, mais elle tremblait ! Mais pas une larme, par exemple. La pauvre gamine ! C'est dur, la mort de son chien. Enfin, je dis la gamine, c'est plus vraiment une gamine, mais à côté de moi...

Je m'en souviens, le soir, on l'a enterré dans leur jardin, le chien. Avec des bougies. Enfin, c'était improvisé, les bougies c'était des bougies d'anniversaire, mais quand même, c'était une cérémonie. Après, je les ai invités à la maison, pour manger. Moi, je suis pas une bourgeoise, je sais pas tenir une maison, mais la couture et la cuisine, je me débrouille. Je leur avais servi un miroton. Je suis sûre que tu ne connais pas ça, toi, Thierry, le miroton : c'est un truc qu'on faisait dans le temps... C'est un plat pour accommoder des restes de viandes. Tu fais une sauce avec du vinaigre, des oignons, beaucoup d'oignons et des cornichons. Et tu coupes ta viande en petits dés. En fait, tout est dans la sauce. Tu sers ça avec des pommes de terre sous la cendre. Un bon coup de pif,

et ça te requinque. Alors, je peux te dire, Justine et Jacques, quand ils sont sortis de chez moi, personne marchait droit. Heureusement, tout le monde restait dans le village. Pas de problème de voiture.

Moi, je suis allée à l'école jusqu'au certificat d'études. À Saline. Après, derrière, c'était l'école ménagère, parce que chez nous, les ouvriers, on ne parlait pas dans des grandes études. J'ai quand même ma sœur aînée qui a été jusqu'en sixième. Puis qui s'est retrouvée à l'usine. Pourquoi elle a pas continué ? Bah, on n'en parlait pas...

J'allais bien à l'école. On habitait chez mes grands-parents, Maman, moi et mes deux sœurs. Maman était divorcée. Elle a divorcé quand j'avais un an et demi. J'étais la plus jeune, et on a été chez les grands-parents.

On était limite entre la ville et la campagne. Mon grand-père, à la retraite, qui faisait un grand jardin, on n'a manqué de rien. Des fraises... Il y avait des animaux. Il y avait même des cochons. On était très bien nourris. Maman nous habillait, elle faisait tous nos vêtements.

J'ai été un an à l'école ménagère, puis ouvrière. J'ai été ouvrière à quatorze ans et demi. À l'école on apprenait à être des parfaites petites maîtresses de maison, on apprenait à faire la soupe. On a fait des pot-au-feu... C'était pas désagréable, on nous apprenait à faire la cuisine, la couture bien sûr, à faire le trousseau des bébés. On a fait toute sorte de petits vêtements. J'adorais la couture, parce que Maman nous a toujours fait nos vêtements et moi je cousais, j'habillais mes poupées, je me débrouillais bien.

Bon, je te parle de tout ça, tu t'en moques. La petite Justine, elle était drôlement retournée par la mort de son chien. Le Jacques aussi, mais différemment. Elle, on avait l'impression qu'elle gardait tout en dedans et qu'un jour ça allait exploser. Lui, je sais pas...

Je me souviens de cette soirée. Il y avait Évangeline et Maud, qui venait d'arriver. Elle se cherchait encore un appart pour monter son projet. Je refaisais celui qui est au-dessus de chez moi. Elle hésitait. C'est là qu'elle habite maintenant. Évangeline, elle, ça faisait plus longtemps qu'elle était là, quatre ou cinq ans, je ne sais plus très bien.

Je me souviens, à ce moment-là, on était toujours ensemble toutes les trois. On visitait des apparts pour Maud, on allait à la chambre de commerce, on n'arrêtait pas. C'était sympa. On avait bien accroché toutes les trois.

La petite Justine, je l'aimais bien aussi. Pas mal de gens disaient qu'elle était pas aimable, jamais bonjour ni rien. C'est vrai qu'elle disait pas bonjour, mais moi ça m'a jamais gênée. C'est vrai qu'elle causait pas trop, mais elle était pas désagréable. Tu vois, j'en parle au passé, c'est dingue, ça !

En tout cas, moi je crois effectivement que toute cette histoire, véritablement, elle a commencé par la mort du chien. À la campagne, on est environné par les animaux, on vit avec eux, on vit souvent grâce à eux. Tu trouves un animal derrière chaque histoire ou presque...

Un exemple, si je suis venue ici, dans ce village de Nauville, c'est lié à un animal. À l'époque Maman s'était remariée, avec mon beau-père, qui est natif de

Nauville. Il est né dans la maison où je suis maintenant. Un jour, il veut me faire voir la maison avec Maman. Quand j'ai vu le truc, il y avait un toit écroulé au fond, j'ai tout de suite eu envie de l'acheter. C'était il y a longtemps, c'était avant la Coop.

Maintenant, il a passé, mais je me dis, en mémoire de lui, je dois faire attention à la maison. Parce qu'ils ont été très malheureux ici, ils étaient très pauvres. Ils ont même demandé une aide un moment parce qu'ils étaient indigents. Je l'ai su quand j'étais secrétaire de mairie.

Lui, il était enfant naturel avec sa sœur. Sa mère avait eu deux enfants naturels. Elle est restée chez ses parents, ils vivaient tous dans cette maison, ils n'avaient pas d'argent, juste une vache, qu'elle faisait paître le long de la route. Elle la tenait et puis un jour, elle a été tirée par la vache, elle a eu le bras arraché. Elle en est morte. Elle avait une vingtaine d'années. Donc son fils, il a été élevé par ses grands-parents, ici, dans la maison que j'habite. Ils avaient des abeilles, c'est à peu près tout ce qu'ils avaient. J'ai du respect pour eux, pour la maison. Tu vois, les hommes, les animaux, tous ces destins-là, ils sont mêlés.

Et, au fait, ton reportage, il aura un titre ?

— Ça, je n'y ai pas encore pensé. Pour l'instant, je l'appelle *Les voix de Nauville*. Peut-être qu'il gardera ce nom-là.»

Le Maire

« Comme tu le sais, Christian, j'ai l'intention de faire des petites interviews de plusieurs personnes dans le village. Et ensuite de monter tout ça. Je ne sais pas encore ce qu'on en fera, mais j'ai bon espoir. Évidemment tu auras une place de choix dans ce projet puisque tu es un pilier du village, tu connais tout le monde. Tu y habites depuis toujours, dans une magnifique ferme ancienne.

— Pas depuis toujours, mais presque...

— Et aussi tu en es le maire, depuis bien longtemps maintenant. Je te sers une petite mirabelle ?

— C'est pas tout à fait encore l'heure pour une mirabelle, mais, bon... C'est pas de refus. Allons-y ! Ça rend loquace, à ce qu'il paraît. Moi, je suis pas très bavard.

— Oh, tu sais, c'est souvent ceux qui se disent pas bavards qui parlent le plus. Alors je t'écoute.

— Tu vois, Thierry, je vais te dire, il y a une chose compliquée, dans le boulot de maire, c'est la structure policière, c'est extrêmement difficile. Regarde, même les gosses, on leur a fait un terrain de foot,

dehors, avec des barres de foot et tout. Résultat : ils jouent toujours sur la route.

C'est difficile. Au niveau des voitures qui roulent trop vite dans le village, on a fait tout un dossier pour ralentir : deux radars pédagogiques, des rétrécissements de chaussées, un sens unique, tout un bazar et des résultats mitigés...

Et puis moi je suis pas un flic, mais je me trouve quand même un peu obligé.

Avant, les gendarmes venaient régulièrement, prendre une mirabelle, boire le café le matin, ou l'apéritif le soir. C'est fini, ça...

Quand il y a un problème, par exemple quand il y a quelqu'un qui se fait écraser sur la voie ferrée, là, je suis obligé d'y aller. Alors on va sur les rails. Et quelqu'un qui est passé sous le train, c'est pas terrible, c'est que des morceaux, puis à la fin il y a une boule... Il y a aussi des gens qui se suicident dans leur voiture. Ces deux dernières années, on a eu un suicide sur le train, deux suicides dans les voitures.

Maintenant les gens n'appellent plus trop le maire, quand il y a un problème, c'est plus facile d'appeler les gendarmes.

Là, tu vois, la Justine qui a disparu. Eh bien, je ne l'ai pas su tout de suite. D'habitude, c'était Louis qui me prévenait dès qu'il se passait quelque chose d'étrange surtout dans le bas du village. Louis, il n'a pas grand-chose à faire de ses journées, alors il sait tout sur les gens. Par exemple quand on a trouvé leur chien mort, c'était Louis qui avait prévenu. Mais là, il n'a rien dit. Est-ce qu'il avait remarqué quelque chose ou pas ? On peut pas savoir. S'il ne parle pas de lui-même, Louis, tu ne peux rien en tirer. Ce sont

les gendarmes qui sont venus me dire qu'elle n'était pas chez elle, apparemment depuis plusieurs jours. Ils n'ont pas voulu me dire qui les avait prévenus. Tu vois l'atmosphère dans le village, c'est devenu autre chose.

Oui, bien sûr, les gens disent que ça a commencé par cette histoire de chien. Moi, j'y crois pas vraiment. Ici, les gens, c'est des paysans. Ils aiment leurs bêtes. Mais des bêtes qui meurent, il y en a tous les jours, et personne n'en fait tout un plat. Des chiens, des chats, des vaches... Bien sûr qu'il y en a qui sont empoisonnés. Les gens sont fâchés mais ça prend pas ces dimensions-là.

Non, moi ce que je crois, c'est que tout ça, ça a démarré il y a environ six mois, au lendemain des dernières élections. Tu le sais en gros que ça s'est mal passé les dernières élections, mais je vais te raconter en détail, tu verras par toi-même.

Bon, au niveau du conseil municipal, ça n'a pas toujours été simple. J'ai fait pas mal de mandats. Au début, ça a roulé pendant deux trois mandats sans aucun problème, c'était assez facile, suivi. En plus je prends 12 ou 15 % des indemnités normales : normalement un maire comme moi a droit à 600 euros par mois. Je prends 80 euros par mois, ça fait même pas un plein d'essence pour ma voiture. C'est comme ça, c'est un choix, autrement, tu ne peux rien faire.

Et puis, le dernier mandat, pas celui-ci mais l'autre d'avant, c'était pénible. S'il n'y avait pas eu des gens pour me donner un coup de main, j'aurais démissionné avant la fin.

C'est pour ça que j'ai demandé à quelqu'un du village, un an avant la fin du mandat de prendre la suite.

Je n'en pouvais plus. Je l'ai vu trois fois le gars pour qu'on en discute. Je lui ai dit de prendre les conseillers qu'il voulait. Il a pris contact avec tous ceux du conseil. Certains lui ont dit oui tout de suite. Une n'a pas voulu repartir, probablement parce qu'elle ne l'aimait pas. Trois, quatre autres lui ont dit oui en traînant la patte. Et ensuite quand il n'a pas voulu mettre sur sa liste une personne que je lui conseillais... Là, ça m'a mis en colère. Je lui donne les clés et il refuse la seule personne que je suggère ! Je me souviens, je suis allé le voir une fois au mois d'octobre, une fois au mois de novembre et une quinzaine de jours avant Noël, vers le 15 décembre. Il faisait beau, ce jour-là, au moins 20 degrés dehors, il rentrait son bois. Je lui dis « Ça y est, vous avez fait le point ? Votre liste est complète ? » Il me répond qu'elle n'est pas encore complète mais qu'il n'a pas mis la personne que je lui suggérais sur la liste.

Je lui demande pourquoi. Il me répond « Si vous sortez par la porte, pas la peine de rentrer par la fenêtre. »

Je lui ai dit aussitôt que je ne rentrais pas par la fenêtre, que je me retirais des affaires du village et qu'il me paraissait bien qu'une personne plus jeune, une femme, qui vit et travaille ici, soit au conseil. Sans aucune ambition de pouvoir puisqu'elle avait déjà des responsabilités départementales et nationales.

Je n'ai pas compris, j'en ai parlé à d'autres personnes, et puis voilà, j'ai refait une liste.

Je suis allé retrouver ceux que je connaissais qui avaient refusé de rentrer dans sa liste, et qui finalement étaient ravis de repartir... Bon, ça a fait un peu le bazar, deux listes dans le village ! Ça ne s'était ja-

mais vu. Et puis le résultat a été très très serré. Assez violent.

Ça a créé un véritable clivage dans le village. Certaines personnes ne se parlent plus, d'autres ne participent plus aux associations. L'aspect positif, quand même, c'est que là, on est une bonne équipe bien soudée à la mairie. Ça tourne, ça va bien...

On a beaucoup d'associations : chasse, collectionneurs de voitures, le foyer pour enfants handicapés, le foyer rural, jeunesse et territoire, l'association du festival de musique... Ça fait pas mal pour un petit village. Mais voilà, l'atmosphère, elle n'est plus la même. Les gens ils se disent plus bonjour, des fois. Chacun dans son coin. »

L'entre-deux

Après la mort du chien il y a eu une période d'accalmie entre Jacques et moi. On s'est remis à avoir des relations de couple normales. On bouffait ensemble, on se réveillait ensemble, on baisait.

Et puis j'ai retrouvé du boulot. Depuis que l'association m'avait jetée, je restais à la maison à ne rien faire. Enfin, si : chercher du travail. Mais à la fin de la journée, ce n'est pas ça qui donne l'impression qu'on a vraiment fait quelque chose. C'est dingue, parce que je suis passée par tous les organismes qu'il fallait, rempli tous les formulaires, produit tous les justificatifs... Absolument rien n'a marché.

Sauf bien sûr, un jour, le piston. Enfin, le fait d'être recommandée par quelqu'un. On a beau dire, il n'y a que ça qui marche...

C'est Évangeline, qui m'a branchée. Elle connaît bien les gens à l'opéra de M. Elle m'a fait obtenir ce job de maintenance de leur site web. C'est amusant comme Évangeline peut être très convaincante auprès des gens alors qu'elle est tout l'inverse d'une « commerciale » comme on dirait dans le monde libéral. Elle est douce, réservée. C'est vrai que norma-